



VINGTIÈME
BANQUET ANNUEL
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE
L'ÉCOLE DE SOREZE

DIRECTIONS
FRANÇOIS ET RAIMOND-DOMINIQUE FERLUS
ET DE BERNARD

Année 1863-1864

PARIS
IMPRIMERIE DE DUBUISSON & C^{ie}
5 RUE COQ-HÉRON, 5
—
1864

Rec.
820R.55
(757)

1834

STATE OF NEW YORK

IN SENATE

REPORT OF THE
COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1834

ALBANY:

WILLIAM B. ELLIS, PRINTER.

1835

VINGTIÈME
BANQUET ANNUEL
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE
L'ÉCOLE DE SORÈZE

 DIRECTIONS
FRANÇOIS ET RAIMOND-DOMINIQUE FERLUS
ET DE BERNARD

Année 1863-1864

PARIS
IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET C ,
5, RUE COQ-HÉRON, 5

—
1864

Rec.
80 R.
S (758)

AVIS

Indépendamment du *grand banquet annuel*, fixé, de fondation, au *second jeudi* de mai, de *petits banquets mensuels* ont lieu, le second jeudi de chaque mois, au restaurant CHAMPEAUX, rue des Filles-Saint-Thomas (place de la Bourse), dans le *réfectoire* duquel on est toujours sûr de trouver, ce jour-là, un certain nombre de camarades, à côté desquels on peut venir s'asseoir, sans avoir eu besoin de se faire inscrire et annoncer.

VINGTIÈME

BANQUET ANNUEL SORÉZIEN

12 Mai 1864

PRÉSIDENCE DE CH. NOUGUIER.

L'association amicale *Sorézienne* vient d'atteindre sa vingtième année ; elle est donc née viable. 1845 avait vu son premier banquet ; 1864 a vu son vingtième. Durant ce temps, elle a fait un peu de bien ; elle espère en faire plus encore. Les rangs s'éclaircissent ; il faut donc se rapprocher, se voir, se réunir de plus en plus. Les Soréziens de Paris adressent un appel énergique aux Soréziens de province. Les banquets du *second jeudi* de chaque mois ont été rétablis, en sus du banquet annuel du *second jeudi* de mai. L'œuvre de bienfaisance est devenue plus active ; le *comité* a été reconstitué ; une *commission* spéciale de secours le seconde.

Le *second jeudi* de mai de cette année (12 mai) le banquet a eu lieu au Grand-Hôtel. Des empêchements divers en ont éloigné un certain nombre de fidèles. Il serait trop long de reproduire ici les lettres qui nous ont été écrites à ce sujet, bien que plusieurs en vaillent la peine, par l'expression des sentiments les plus affectueux. Nous en citerons une cependant, celle que notre

cher et digne camarade CALMÈTES, conseiller à la cour de cassation, a adressée à l'un de nos secrétaires. Il y est dit :

» Paris, le 9 mai 1864.

« Je regrette bien vivement de ne pouvoir assister à notre banquet fraternel, mais l'état de ma santé me l'interdit absolument. Le printemps est, pour moi, une époque fatale, et comme notre poète national, j'en suis réduit à dire, mais hélas ! pour des causes bien différentes : *Maudit printemps, reviendras-tu toujours ?*

» J'aurais été certainement heureux de m'asseoir à côté de mon cher et excellent collègue CHARLES NOUGUIER, à ce banquet commémoratif des joies de notre enfance ; autour de cette table qui, semblable à la *Peau de Chagrin* de Balzac, se rétrécit chaque jour, sans qu'aucune puissance humaine ait la main assez forte pour ralentir d'un seul instant sa marche décroissante. — Votre circulaire m'apprend des pertes bien regrettables et que j'ignorais. J'ajouterai à cette liste funèbre le nom d'HERMABES-SIÈRE, que vous avez peut-être connu à Sorèze.

» Je tiens bonne note de votre conversion du *maximum* en *minimum*, et je l'approuve pleinement.

» Adieu, cher camarade ; en lisant votre piquant dialogue avec PASTURIN, mes souvenirs de collège m'ont rappelé l'*alternis dicetis ; amant alterna carmina*, — et j'ajouterais... *arcades ambo*, si je ne craignais quelque malicieuse interprétation.

» Votre affectionné camarade,

» CALAMÈTES. »

Les Soréziens qui ont assisté au banquet du 12 mai sont les suivants ; nous les citerons, non par ordre alphabétique, mais par ancienneté d'entrée à Sorèze et de sortie :

	Entrée	Sortie
	—	—
PASTURIN (Elie).....	1811	— 1821
LARREGUY (Benjamin).....	1812	— 1820
ARAGO (Etienne).....	1815	— 1818
ROUFFIO.....	1815	— 1819

	Entrée	Sortie
DE GUIZARD	1816	— 1819
DE CAMPAIGNO	1816	— 1820
PIFFARD	1816	— 1821
CAZALIS (Adolphe)	1816	— 1822
NOUGUIER (Henri)	1818	— 1822
MOUSNIER	1820	— 1826
NOUGUIER (Charles)	1820	— 1824
LEGUAY	1820	— 1826
NOUGUIER (Louis)	1820	— 1827
NAYRAL (Napoléon)	1821	— 1827
ARMAN	1822	— 1828
ALBY (Ernest)	1823	— 1829
DAGUILHON	1823	— 1830
PELLIER	1824	— 1827
OLOMBEL	1825	— 1832
GRASSI	1825	— 1837
PICCIONI	1826	— 1832
CASSICOURT	1826	— 1833
BARBE	1827	— 1834
FEYT	1830	— 1833
CADOR	1832	— 1836
SEGUY	1832	— 1836
DELBALAT	1833	— 1839
CHAMPION	1833	— 1840
LADES (Frédéric)	1834	— 1840
AUDOY	1838	— 1840
GUIRAUD	1838	— 1840

INVITÉS. — FERLUS, neveu, ancien élève et ancien professeur ;
CASABON, DE FROIDEFOND, anciens professeurs.

Dès que la première bouteille de Champagne a lancé la bombe, signal du feu d'artifice, Charles NOUGUIER, président du banquet a, pour porter le premier toast, donné la parole à GUIZARD, l'un de nos anciens, qui s'est exprimé ainsi :

« MES CHERS CAMARADES,

» C'est la première fois que je prends la parole au milieu de vous; je l'ai toujours laissée à des camarades qui s'en acquittaient infiniment mieux que je ne saurais le faire.

» Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'il y eût dans cette réserve la moindre parcelle d'indifférence pour nos réunions et les chères santés qui les terminent. Aucune, en particulier, ne pouvait m'être plus agréable à vous proposer que celle qui m'est échue. Personne plus que moi ne tient à l'Association Sorézienne et ne l'approuve; personne ne trouve plus de charme à ces banquets annuels qui nous rassemblent. J'y ai manqué le moins que j'ai pu, et j'y ai toujours apporté un cœur et une mémoire de véritable Sorézien.

» Ils ont pourtant leur côté bien douloureux, celui de rendre plus sensibles les pertes successives qu'amène le cours des années. Avec quel serrement de cœur, par exemple, ne voyons-nous pas les vides laissés par LACROIX et SIEURAC ! Ni l'un ni l'autre, tous deux bien plus jeunes que moi, n'étaient de mon temps : je ne les ai connus qu'à Paris. Le premier, esprit élégant, cordial et sympathique, en même temps que solide. Il m'a été donné de voir et de connaître le second d'un peu plus près. C'était là encore, je ne l'apprendrai à personne, mais j'aime à vous le répéter, une belle et douce nature, une véritable organisation d'artiste, consciencieuse, désintéressée, naïve. Tout modeste qu'il était, il visait au grand et n'avait pas tort. Il y serait certainement arrivé un jour, si ses forces et sa santé eussent répondu aux désirs intérieurs qu'il tenait de Dieu et n'avaient pas trahi ses hautes aspirations.

» Mais, chers camarades, ces tristes pensers ne sont autres que la tristesse même de la vie qui nous suit partout. La joie et les larmes ne sont-elles pas sœurs ? Cette douloureuse nécessité de serrer les rangs ne fait que rendre plus vif en même temps que plus ému le plaisir de se retrouver, de s'informer les uns des autres, d'échanger encore une fois, peut-être la dernière, de cordiales poignées de main.

» Ce sont, en effet, de bonnes et aimables réunions que ces réunions d'anciens condisciples. Et savez-vous qu'il y a, en outre, quelque chose de salubre et de moral en elles, si bien,

pardonnez-moi cette utopie dont l'idée me vient à l'instant, qu'il y aurait peut-être lieu de les généraliser, d'en faire une sorte d'institution publique ? Ce serait une sorte d'assurance mutuelle d'honnêteté, un tribunal d'honneur tout organisé et efficace, je vous en réponds. Bien des gens qui se laissent aller, comptant sur la mollesse de nos mœurs, à de petites vilenies et quelquefois à de grandes, y regarderaient à deux fois, s'ils savaient qu'ils auraient à passer une revue de camarades. Qui dit camaraderie, de collège surtout, dit affection sans doute, mais aussi franchise, dure franchise au besoin. Dans le monde bien souvent, on touche la main, on ne la refuse pas, du moins, à des gens qu'on n'estime guère, parce qu'on se dit qu'après tout on n'est pas chargé de la police de la société ; mais de camarade à camarade, on ne se gêne pas : si on est assez malheureux pour en avoir un qui ait failli à l'honnêteté, on lui tourne le dos sans façon.

» Il y a, du reste, déjà un assez grand nombre d'associations analogues à la nôtre. Presque tous les grands établissements d'instruction publique ont la leur. Mais, ou je me fais illusion, ou celle des anciens élèves de Sorèze présente ce caractère particulier, qu'il n'y a pas seulement entre nous un lien de souvenirs d'enfance et de jeunesse, mais un fond de sentiments et d'idées communes qui font que, quelles que soient les différences des carrières que nous avons choisies, voire même des opinions politiques que nous avons adoptées, nous pouvons toujours nous entendre, nous comprendre, nous estimer et nous aimer, sans avoir à nous faire ni sacrifice, ni concession.

» Ce sera surtout, chers camarades, au nom de cette communauté d'idées et de sentiments quand même, que j'appellerai *l'esprit de Sorèze*, que je vous propose de boire à l'association et à la fraternité des anciens élèves de l'École de *Sorèze* ! »

Le président a répondu à ce toast de la manière suivante :

« MES CHERS CAMARADES,

» Nous venons d'applaudir, de la main et du cœur, les paroles si émues et si vraies de notre excellent condisciple de GUIZARD.

» Oui, il a dépeint, comme nous les avons connus et appré-

ciés, comme nous les avons aimés et pleurés, ce brave et digne LACROIX, ce brave et digne SIEURAC.

» Oui, il a caractérisé, comme elle doit l'être, *cette communauté d'idées et de sentiments quand même*, qui triomphe de la différence des carrières, des fortunes, des opinions, et qu'il a si heureusement appelée *l'esprit de Sorèze*.

» Nul n'est autorisé plus que lui à en parler ainsi, parce que nul ne s'en est mieux inspiré, parce que nul ne l'a mise plus souvent et plus fidèlement en pratique.

» Il vous parlait de SIEURAC, sans vous dire comment il l'avait connu. Pour moi, qui ne suis pas tenu à la même réserve, je suis heureux de vous l'apprendre. A l'époque où l'un était directeur des Beaux-Arts et l'autre peintre, l'artiste, brisé par la maladie, fit appel au haut fonctionnaire. Une mission en Italie, où SIEURAC retrouva la santé et, avec elle, une occasion de travail honorable, fut le résultat de la rencontre des deux Soréziens.

» Du reste, disons-le bien haut, en l'honneur de notre bonne confraternité, ces exemples, de GUIZARD ne les a pas seul donnés. On les rencontre à toutes les époques et sous tous les gouvernements que nous avons traversés.

» Sous l'un, c'était de GUIZARD; sous l'autre, un camarade qui m'écoute et que je nommerai malgré lui, Étienne ARAGO; sous l'Empire enfin, notre si regretté Ducos. A l'heure de leur puissance, il suffisait, pour les voir et pour obtenir d'eux le concours le plus cordial, d'une demande portant pour apostille un seul mot : *Sorèze*.

» C'est un grand bien moral, mes chers camarades, que cette idée que nous savons nous souvenir, nous retrouver et nous comprendre, lorsqu'advient le moment où, parmi nous, l'un a besoin de l'autre; mais pourquoi ne pas désirer mieux? pourquoi ne pas souhaiter que la fortune puisse sourire à chacun de nous? Est-ce là une utopie? Le bonheur pour tous est-il, en ce monde, un vœu chimérique? Tout, hélas! doit me le faire craindre, et, cependant, cette illusion m'est chère. Partagez-la avec moi, mes chers camarades: aidez-moi à la prendre, ne fût-ce que pour un moment, pour une sorte de réalité, et buvons ensemble;

» *A tous nos camarades, absents ou présents, riches ou pauvres, heureux ou malheureux!* »

Sur l'indication du président, AUDOY a pris la parole en ces termes :

« MES CHERS CAMARADES,

« Que pourrais-je ajouter aux paroles que vous venez d'entendre ? Que pourrais-je vous dire qui n'ait été mieux dit sur cette fraternité Sorézienne qui nous est si chère à tous ?

» Je viens vous proposer simplement un toast aux anciens directeurs de Sorèze, à ses professeurs qui l'ont fait tel que nous l'avons connu et aimé. Je vous le propose au nom de la dernière de nos générations, de celle à laquelle j'appartiens, à laquelle viennent aboutir toutes vos traditions et qui les a tous connus : les uns, par les souvenirs qui lui en ont été transmis ; les autres, par elle-même. Buvons à tous ces hommes qui furent nos maîtres et, plus encore, nos amis : A la mémoire de ceux qui, malheureusement, ne sont plus ! Au souvenir de ceux que l'absence empêche de se mêler à nos fraternelles réunions ! A la santé de ceux que, comme FERLUS, comme CASABON, comme FROIDEFOND, nous sommes heureux de voir au milieu de nous !

» A la mémoire des anciens fondateurs et directeurs, et aux anciens professeurs de notre Ecole de Sorèze. »

FROIDEFOND, pour les anciens professeurs, a répondu en quelques mots chaleureux au toast de l'ancien élève AUDOY.

La poésie a eu son tour ensuite, ainsi que les chansons. Nous les reproduisons plus loin.

La soirée s'est terminée, comme d'habitude, par le versement de la cotisation uniforme de 10 fr., en sus desquels sont versées plus tard les cotisations supplémentaires, à la volonté de chacun, pour la Caisse de secours aux anciens professeurs et à leur famille, et aux anciens élèves peu favorisés de la fortune.

Nous croyons pouvoir dire que les toasts, les chansons, les causeries ont eu un entrain, une gaité, qui nous ont révélés... nous serons trop consciencieux pour dire *plus jeunes*... mais *aussi jeunes* qu'en 1843, berceau de nos banquets.

FAITS SORÉZIENS

Il nous a paru utile d'indiquer dans ce compte rendu, et il en sera de même dans ceux qui suivront, les *faits* que nous appellerons *Soréziens* et qui, concernant certains de nos camarades, nous intéressent pour eux et avec eux.

A tout seigneur tout honneur : au *passé* avant le *présent*.

Nous avons trouvé dans divers recueils anciens quelques dates, quelques faits sur nos anciens directeurs, FRANÇOIS FERLUS et RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS, et aussi sur LOUIS-DOMINIQUE FERLUS, leur neveu. Les voici :

EXTRAIT DE LA *France littéraire* ou *Dictionnaire bibliographique*
DE QUÉRARD.

« FRANÇOIS FERLUS, correspondant de l'Institut, et ancien directeur-propriétaire de l'Ecole de *Sorèze*, né en 1742, à Castelnaudary, mort à *Sorèze*, en 1812, auteur d'un projet d'éducation nationale, présenté à l'Assemblée nationale le 10 juin 1791, et agréé par elle, et d'un drame en trois actes, intitulé *Casseno et Zamé*, ou *l'affranchissement des nègres*, in-8°. »

EXTRAIT DE LA *Bibliographie* DE LOUANDRE ET BOURQUELOT (1848).

« RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS, directeur-propriétaire de l'école de *Sorèze*, né à Castelnaudary, le 23 décembre 1756, mort le 1^{er} mars 1840. FERLUS fonda et présida à Bordeaux la Société littéraire. Il entreprit de traduire en vers les œuvres de Phèdre, d'Horace et de Juvénal, et l'on trouve dans le *Mercure de France* quelques extraits de ces traductions. Les discours qu'il a prononcés passent pour des morceaux très remarquables. Les ouvrages de FERLUS sont restés pour la plupart inédits. Quelques pièces de lui ont paru dans l'*Almanach des Muses*. On lui intenta, sous la Restauration, pour le dépouiller de sa propriété, un procès qui est devenu célèbre. Ce procès éveilla de

nobles sympathies, et FERLUS y déploya un grand courage et un beau talent.

Le *Moniteur universel* du 13 mars 1840 a publié un article nécrologique sur RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS. »

EXTRAIT DE LA *France littéraire* ou *Dictionnaire bibliographique*
DE QUÉRARD.

« LOUIS-DOMINIQUE FERLUS (1), né à Castelnaudary le 6 juillet 1786, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires, auteur de l'explication du Zodiaque de Denderah (Tentyris). Observations sur ce monument et sa haute antiquité. Explication de la précession des équinoxes, etc., etc., publiée à Paris en 1822, in-8°. Cet ouvrage a eu quatre éditions dans la même année.

» Il a été publié également, en 1822, une Ode à l'Harmonie, dédiée à son oncle, R.-D. Ferlus, directeur-propriétaire de l'école de Sorèze, in-8°, publié à Paris.

» *Nota.* — On trouve dans le *Courrier français*, journal du 6 avril 1822, l'article suivant :

« La dissertation savante de Dupuis, sur les antiquités du Zodiaque de Denderah, n'est pas la seule qui obtienne la vogue.

» L'explication publiée par M. L.-D. Ferlus sur ce planisphère n'est pas moins recherchée.

» La quatrième édition vient de paraître. »

Passons aux faits contemporains :

Le comte de CAMPAIGNO et PICCIONI ont été, aux dernières élections, nommés membres du Corps législatif, où siègent déjà DE RICHEMOND et ROQUES SALVAZA.

ARMAND GUIBAL (de Castres) vient d'être décoré par le ministère du commerce et de l'agriculture, comme agronome distingué.

(1) C'est le FERLUS, ancien élève et ancien professeur, qui apporte, tous les ans, à notre banquet, sa bonne présence, sa chanson, et son éternel printemps.

ERNEST ALBY a présidé, cette année, le banquet de la Société des gens de lettres.

EUGÈNE CASSANAC a ouvert, rue Cassini, n° 6, un établissement d'instruction qui se recommande à nous comme un écho, un successeur de notre ancienne École de Sorèze.

J.-A. MACKINTOSH, capitaine au 63^e, a traduit de l'anglais, de MAGDOUGALL, un ouvrage excellent : *Considérations nouvelles sur l'art de la guerre chez les Anglais*.

CHARLES ROMEY, auteur d'une remarquable histoire d'Espagne, vient de faire paraître un volume plein d'intérêt : *Hommes et choses de divers temps*.

Hélas ! il ne nous est pas permis de nous arrêter à ces actualités et nous devons écrire ici.

NÉCROLOGIE

Pourquoi faut-il que notre compte-rendu ait tous les ans son chapitre nécrologique ? Ainsi le veut la loi du temps, trop naturellement applicable à des collégiens, dont les plus jeunes ont vu la dernière année de notre *Sorèze* en 1840.

Depuis l'impression du compte-rendu de 1862-1863, qui, comme les précédents, avait sa page de deuil, voici qu'il nous faut déjà compter encore avec la mort.

ALEXANDRE DAREXY

Le premier condisciple à qui nous avons rendu les derniers devoirs, c'est ALEXANDRE DAREXY. Voici les paroles que HENRI NOUGUIER, l'un de nos secrétaires, a prononcées :

« Les anciens condisciples d'ALEXANDRE DAREXY se sont fait un devoir de venir exprimer leurs profonds regrets sur cette tombe si prématurément et si subitement ouverte. — Ils ont connu DAREXY depuis sa plus tendre enfance. Son père a été l'un de leurs professeurs ; il a été, lui, l'un de leurs bons camarades.

Dans le cours de la vie, il ne s'est pas séparés d'eux, ils ne se sont pas séparés de lui. La mort seule les sépare.

» Parmi les carrières qui s'ouvraient devant lui, DAREXY a adopté celle de l'art musical, et il l'a parcourue avec succès. Vous savez qu'il a été attaché pendant quelques années à la scène du grand opéra.

» Malgré une voix fraîche, timbrée, sympathique, une bonne organisation musicale et du talent, il a senti qu'il ne pouvait y jouer qu'un rôle secondaire. Il a préféré l'enseignement musical, et l'a suivi honorablement, sachant se suffire à lui-même dans cette carrière si difficile. Un modeste livret de la caisse d'épargne, retrouvé après sa mort, atteste ses habitudes d'ordre dans le travail. Il y a un an, à pareille époque, qu'il a inauguré ce carnet, dont il comptait sans doute voir les feuillets se remplir.

» Il s'était consacré spécialement à la musique d'Eglise, et il nous quitte au moment où arrive ce mois de Marie qui était pour lui une époque solennelle, et pendant onze mois attendue. Ce n'était pas pour lui seulement le printemps, les fleurs nouvelles; c'était le retour des chants religieux, et il semblait recueillir tous les soirs, l'héritage artistique d'Alexis Dupont.

» L'un de nous, appelé à son chevet pour y apporter les secours de la science médicale, n'a pu que constater le coup de foudre dont il avait été frappé.

» DAREXY était un homme de cœur et de talent, un ami sûr, un excellent camarade. A lui tous nos regrets et nos meilleurs souvenirs. »

A la tombe de DAREXY, où ses anciens condisciples formaient la majorité, se trouvait le maître de chapelle de l'église Saint-Pierre-de-Chailot. Il nous a exprimé combien il partageait, ainsi que le curé de cette paroisse, les sentiments que nous venions de faire entendre, et nous a dit qu'une messe en musique aurait eu lieu, si tout n'avait été imprévu dans la mort de notre pauvre camarade.

ADOLPHE GUIBERT

A peine avions-nous conduit DAREXY à sa dernière demeure que nous avions la douleur de rendre les mêmes devoirs à notre

cher condisciple ADOLPHE GUIBERT. Le même de nos secrétaires s'est exprimé ainsi :

« L'association fraternelle des anciens élèves de l'ancienne école de Sorèze, association dont ADOLPHE GUIBERT était l'un des vice-présidents, m'a chargé, comme l'un de ses secrétaires, et en l'absence de notre président, retenu par ses fonctions de magistrat, de venir apporter, sur cette triste tombe, l'expression de ses regrets les plus profonds.

» Connaître GUIBERT, c'était l'estimer et l'aimer ; et mieux que d'autres nous l'avons estimé et aimé, car nous l'avons connu plus longtemps.

» L'école de *Sorèze*, un peu militaire surtout à l'époque où GUIBERT y est entré, fournissait tous les ans à l'Ecole polytechnique un large contingent de sujets distingués. Les aptitudes spéciales de GUIBERT l'avaient dirigé vers les sciences mathématiques. Il était polytechnicien en 1814 et 1815, et à cette dernière date il défendait Paris au milieu des artilleurs parisiens.

» Militaire d'un jour, d'un jour patriotique, il ne voulut pas continuer à l'être, et on le vit donner simplement et courageusement des leçons particulières de mathématiques. Il se renforça encore dans cette science en l'apprenant à des élèves, et mérita d'être admis, par la voie du concours, comme répétiteur à l'Ecole polytechnique, à cette même école où naguère il était venu demander d'abord l'enseignement, et où il venait maintenant le donner.

» Il fut chargé d'examiner le duc de Montpensier qui réussit dans cette épreuve. GUIBERT fut décoré à la suite ; était-ce une faveur faite à un courtisan, une récompense accordée à un interrogateur facile ? Qui a connu GUIBERT a pu savoir que, modèle de bienveillance, il l'a été aussi de probité, de pureté, d'incorruptibilité, et la satisfaction du succès obtenu par l'élève, a pu faire peut-être qu'on s'aperçût plus vite que ce professeur si modeste était aussi l'un des plus savants. GUIBERT a été ensuite inspecteur de l'Université, et examinateur de la marine. Nul n'a laissé dans cette carrière de plus dignes souvenirs.

» L'homme privé valait l'homme public, et ce n'est pas ici qu'il serait besoin de dire qu'avec GUIBERT c'était les plus aimables, les plus charmantes relations.

» Un caractère exquis, un cœur excellent, semblaient devoir

le rendre plus apte que personne à la vie domestique, entre une femme et des enfants. Il n'en fut pas ainsi, mais il avait des parents auxquels il était vivement attaché, et qui l'entouraient d'une affection en quelque sorte filiale. S'il n'a pas recherché le foyer domestique, c'est peut-être parce qu'il l'aurait trop aimé, et qu'il préférerait s'en priver tout à fait que de le quitter sans cesse à cause des déplacements fréquents occasionnés par sa carrière d'inspecteur; peut-être enfin ce foyer était-il moins nécessaire à une existence toute remplie du calme de l'étude et d'une douce sérénité, et quand, de quelque côté que vinssent à se diriger ses regards, ils ne rencontraient partout que des amis qui étaient pour lui comme une grande famille.

» Ces amis, cette famille, bon et excellent GUIBERT, sont encore ici près de toi, et te disent adieu avec la plus sincère douleur. »

Un ami de GUIBERT prépare une notice sur lui, et nous demande le texte des paroles que nous avons fait entendre; nous nous sommes fait un devoir de les lui communiquer.

Enfin, nous avons à regretter HERMABESSIÈRE, médecin, directeur des eaux thermales d'*Amélie-les-Bains*, et dont le nom figure parmi nos plus fidèles souscripteurs.

FERDINAND DE BESPLAS

Nous ne sortirons pas de notre cercle, en rangeant parmi les faits Soréziens les grandes douleurs ou les grandes joies survenues d'anciens condisciples, surtout celles qui auront eu un caractère exceptionnel, et un retentissement européen.

Ne faut-il pas considérer ainsi la catastrophe dont a été frappé l'un de nous dans la personne de son fils; nous voulons parler du dévouement et de la mort courageuse du comte de BESPLAS, fils d'un de nos plus dignes camarades, du marquis de BESPLAS?

Le marquis de BESPLAS est l'un des nôtres; son nom se trouve souvent parmi ceux des anciens élèves qui ont assisté à nos banquets annuels, et toujours sur la liste de ceux qui apportent leur tribut à notre caisse de secours. Nous avons vu récemment le marquis de BESPLAS, malgré le deuil affreux qu'il porte, venir partager le nôtre, devant la tombe de notre regrettable camarade et ami, ADOLPHE GUIBERT.

Est-il nécessaire de dire le coup qui l'a frappé dans ses plus chères affections ? Tout le monde l'a su, tout le monde en a déploré et admiré la cause. Nous en puisons quelques détails dans divers journaux.

Le 3 décembre dernier, une famille heureuse, un père, une mère, un frère et deux sœurs, réunis au château de la *Garenne-Randon*, attendaient avec joie le retour prochain d'un fils, d'un frère, jeune et brillant officier de marine, leur orgueil, leur amour, leur espérance, FERNAND DE BESPLAS, qui venait de terminer, sur la frégate la *Couronne*, une courte campagne d'expériences avec l'escadre des navires cuirassés, rentrés et à l'abri depuis peu de jours dans la rade de Cherbourg. A six heures du soir, au moment où on allait se mettre à table, un aide de camp du ministre de la marine, en uniforme, M. Dumas Vence, pâle et tremblant d'émotion, arriva et remit au marquis de Besplas la lettre suivante :

« Monsieur le marquis,

» C'est avec une profonde douleur que je viens vous annoncer
» que le plus grand des malheurs vous a frappé : M. le lieutenant
» de vaisseau de Besplas n'est plus. — Pour sauver un sloop qui fai-
» sait côte dans la rade de Cherbourg, il s'est jeté avec quelques
» hommes dans une chaloupe qui bientôt elle-même a été en-
» traînée et s'est brisée sur les rochers ; M. de Besplas et ses ma-
» telots ont péri. — Je ne saurais vous dire quelle part sincère
» et grande je prends à votre malheur ; c'est le cœur tout ému
» et les yeux mouillés de larmes que je vous écris ; personne
» plus que moi n'avait su apprécier les excellentes qualités de
» votre fils, auquel je m'étais attaché, et personne ne compre-
» nait mieux que moi aussi quel brillant avenir lui était ré-
» servé.

» Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus
» affectueux.

» Signé, comte P. de CHASSELOUP-LAUBAT. »

(*Suivent les dépêches télégraphiques.*)

Depuis l'Empereur jusqu'au dernier matelot, aucune sympathie n'a manqué à l'honorable famille qui se trouvait si soudainement et si cruellement éprouvée. On citait, on répétait le dernier acte, la dernière parole du courageux lieutenant de na-

vire : un de ses matelots s'aidait, comme lui, d'un aviron dont ils s'étaient saisis au milieu des flots; épuisé d'efforts, le matelot allait se laisser couler, lorsqu'il entendit à plusieurs reprises son commandant lui crier : « Courage, garçon, courage. » Mais une énorme lame se précipite sur eux, l'aviron est brisé, et le matelot seul est jeté évanoui sur la plage.

Le lendemain du jour où il avait appris cet affreux malheur, le marquis de Besplas, accompagné du plus ancien de ses amis, le baron Gros, et du respectable curé d'Epone, partait et allait à Cherbourg, pour chercher et rapporter à une mère désolée tout ce qui lui restait désormais d'un fils adoré. Les journaux de la Manche et de Paris ont raconté les honneurs funèbres rendus aux 18 victimes, sur 31, qui avaient été rapportées à Cherbourg en plusieurs convois. Des discours ont été prononcés par M. le contre-amiral Roze, préfet maritime par intérim, par M. Bordez, sous-préfet de Cherbourg, par M. Penhoat, capitaine de vaisseau, commandant de la *Couronne*. Le corps de Fernand de Besplas a été transporté de Cherbourg dans la petite commune d'Aubergenville, d'où dépend le château de la Garenne-Randon. Là, de nouveaux et derniers devoirs ont été rendus au courageux officier, et on a entendu, sur cette tombe qui allait se refermer, MM. le contre-amiral baron de la Roncière le Noury, vicomte Henri Hocquart, capitaine de frégate, et l'abbé Roux, curé d'Epone, chanoine honoraire de Valence.

Nous l'avons dit, nous nous plaçons à ranger les faits que nous venons de raconter, parmi les faits Soréziens. Nous aimons à nous dire que si le comte Fernand de Besplas a trouvé, d'abord dans son âme généreuse, l'élan qui lui a coûté la vie, cette âme avait germé, s'était fécondée dans celle de son noble et respectable père, et que cette âme paternelle, si elle devait aussi à elle-même surtout son élévation, n'avait pas été sans puiser quelque chose de grand encore dans l'éducation de l'école de Sorèze, dont le marquis de Besplas avait été l'un des élèves les plus brillants. Qu'il nous permette enfin de lui affirmer qu'il y a quelque chose d'incontestablement Sorézien dans le sentiment qui nous inspire envers lui, et qui unit à la sympathie générale un élément de plus, la fraternité.

COTISATIONS — SECOURS

Ayant à mentionner cinq exercices annuels, de 1859 à 1860, de 1860 à 1861, de 1861 à 1862, de 1862 à 1863, de 1863 à 1864, ce serait nous constituer en des dépenses considérables, lorsque déjà le compte rendu qui précède en aura entraîné d'assez fortes, que de procéder par tableaux synoptiques. Nous indiquerons donc les noms des anciens élèves qui ont participé pendant ce laps de temps à la caisse de secours, et les résultats de recettes et de dépenses. Nos budgets ont été d'ailleurs si modestes jusqu'à ce jour, et dans des proportions si analogues les uns aux autres qu'il n'y a vraiment pas lieu de procéder autrement que par résumés.

Nous venons de dire que nous indiquerions les noms de ceux qui ont versé leur cotisation. Tous ne l'ont pas versée tous les ans; sans doute il y a les fidèles qui n'ont fait défaut à aucune année; mais il y a, d'autre part, un certain nombre de camarades qui, soit parce que la mort les a frappés, soit pour toute autre cause, n'ont fait leur versement que telle ou telle fois. Établir une distinction serait hors de propos dans ce travail d'ensemble se rapportant à cinq années.

Nommons donc, à Paris :

Alby (Ernest); Arago (Etienne); Arman, Arnoux, Audoy, Barbe, Baude, Bernadac, Bernard de Seigneurens, de Besplas, Bonnet, Boucault, de Breau, Calmètes, Cassanac, Cassicourt, Caussade père, Caussade fils, Cauvet, Cazalis (Williams); Cazalis (Adolphe); Chambrelent, Chanet, Daguillion, Dauzat d'Embarrière, Delbalat, Deramond, Desmarest, Fabrége (Louis); Fargues, Feyt, de Gabriac, Grassi, Guibert, Guiraud, de Guizard, Jaurès-Got, Jauzion, Lacroix (Frédéric); Larreguy (Benjamin); Laurens-Rabier, Leygue, MacKintosh, Marlet, Mas, Mousnier, Nayral (Napoléon); Nayral (Edmond); Nègre (Alphonse); Nouguié père; Nouguié (Henri); Nouguié (Charles); Nouguié (Louis); Nubar-Pacha, Olombel, Pagès aîné, Pasturin, (Elie); Paulinier, Pellier,

Piffard, Pizarro, Pujade, Reig, Sacaley, de Saint-Léger, Saint-Raymond, Séguy, Sieurac (Henry) ; Soulé, Vidal, Voirol.

En province ou à l'étranger :

Ardèche (les Vans), Colomb, 1 et 2.

Aude (Saint-Couat), Bouttes.

Aveyron (Saint-Affrique), Mazarin.

Bas-Rhin (Strasbourg), de Bentzman.

Bouches-du-Rhône (Marseille), Auriol (Alexis); Baccuet (Jules); Baccuet (François); Baccuet (Charles) ; Bargman ; Fraissinet (Marc-Constantin); Fraissinet (Gustave); Fraissinet (Adolphe); Fraissinet (Charles).

Charente-Inférieure (La Rochelle), Cadot.

Drôme (Die), Nougier (Jules).

— (Montélimart), Chabaud, 1 et 2.

Finistère (Quimper), Leguay.

Gard (Saint-Ambroix), Guisquet.

Gironde (Bordeaux), Labadie de Lalande.

Haute-Garonne (Toulouse), Combes (Hippolyte).

— (Castanet), Roques.

Hérault (Montpellier), Bruyas, Duc, Fabrége (Frédéric); Glaize, Mazel, Véret.

— (Bessan), Aubin, 1 et 2.

— (Cournonterrals), Valesque.

Maine-et-Loire (Angers), Darnis.

Puy-de-Dôme (Clermont-Ferrand), Magner.

Pyrénées-Orientales (Perpignan), Saisset (Augustin).

— (Cospront), Pi.

Tarn (Castres), Alba-Lasource.

— (Sorèze), de Barrau (Saint-Cyr); Borrel (Adolphe).

— (Mazamet), Prat.

Var (Cannes), Daver, 2.

— (Vence), Daver, 1.

— (Grasse), Isnard.

Vienne (Poitiers), Bourbeau.

Etats du Pape (Rome), Gautier.

La Plata (Buenos-Ayres), Nougier (Paul).

Si, dans les indications qui précèdent, nous avons commis quelque omission, nous nous empresserons de la réparer.

Voici maintenant le résumé des recettes et des dépenses pour les cinq derniers exercices :

De 1859 à 1860,		
Recettes		770 »
Dépenses à déduire :		
Déficit de l'année précédente...	7 20	} 744 70
Secours à divers.....	675 »	
Affranchissements, ports de lettres et dépenses diverses.....	59 50	
Solde en caisse.....		<u>28 30</u>
De 1860 à 1861,		
Solde précédente.....	28 30	} 838 30
Recettes.....	810 »	
Dépenses à déduire :		
Secours à divers.....	725 »	} 787 40
Dépenses diverses.....	62 40	
Solde en caisse.....		<u>51 20</u>
De 1861 à 1862,		
Solde précédent.....	51 20	} 796 20
Recettes.....	745 »	
Secours à divers.....	660 »	} 729 »
Dépenses diverses.....	69 »	
Solde en caisse.....		<u>67 20</u>
De 1862 à 1863,		
Solde précédent.....	67 20	} 837 20
Recettes.....	770 »	
Secours à divers.....	680 »	} 769 »
Dépenses diverses.....	89 »	
Solde en caisse.....		<u>68 20</u>
De 1863 à 1864,		
Solde précédent.....	68 20	} 983 20
Recettes.....	915 »	
Secours à divers.....	850 »	} 967 »
Dépenses diverses.....	117 »	
Solde en caisse.....		<u>16 20</u>

Ainsi que nous l'avons annoncé dans de récentes circulaires, et comme l'exécution a déjà commencé à le prouver, l'association fraternelle Sorézienne est entrée, sous tous les rapports, et notamment en ce qui concerne les secours, les cotisations et le contrôle, dans une ère nouvelle. Notre œuvre était insuffisante à cet égard. Résumons le passé en quelques mots : nous donnions des secours que nous appellerons rompus, et jamais assurés, à d'anciens professeurs, ou à leur famille en cas de décès. Nous voulons substituer à cet état de choses, des pensions auxquelles nos souvenirs reconnaissants leur donneront une sorte de droit, au lieu de tenir nos subventions de notre munificence. Une *commission de secours* a été instituée ; elle est composée de CHARLES NOUGUIER, notre président, et de CASSICOURT, GUIRAUD, SEGUY et FEYT.

Qu'était cependant notre budget jusqu'à présent ? Il faut le réduire à son expression vraie, et les chiffres sont là pour l'établir. Supposons de quarante à cinquante convives au banquet annuel, l'un dans l'autre ; à 10 fr. de cotisation qui y étaient uniformément versés, cela faisait de 4 à 500 fr. Supposons qu'on recueillît encore trente cotisations parmi les Soréziens, soit de Paris, soit de la province, cela donnerait autres 300 fr., en tout de 7 à 800 fr. Voilà notre *avoir*.

Quant au *doit* (on voit que nous parlons comptabilité), deux ou trois anciens professeurs ou leurs familles, à chacun desquels on donnait 2 ou 300 fr. par an, ont absorbé la plus grande partie des ressources. Qu'on y joigne les dépenses d'impression des comptes rendus et circulaires, des envois de ces documents, des affranchissements et ports de lettres, il est évident que ça été une difficulté extrême pour ce qu'on appelle lier les deux bouts, et qu'il a fallu trop souvent, quand d'anciens camarades sont venus demander un secours, leur répondre : la caisse Sorézienne est vide.

Nous avons donc résolu pour pouvoir d'une part convertir en pensions des secours passagers et flottants, d'autre part, pour que d'anciens élèves aient leur part comme les anciens professeurs, de demander aux Soréziens de Paris, de fixer chacun sa cotisation *supplémentaire*, en sus des 10 fr. versés au banquet annuel, bien entendu dans l'entière liberté de cha-

cun, et en plaçant la cotisation de 10 fr. seulement, sur le même niveau que celle de 100 fr.

Nous donnerons tout à l'heure l'indication de celles qui nous sont déjà connues ; les autres le seront à leur tour. Nous nous occuperons sérieusement de la province ; nous demanderons à nos anciens camarades des départements, non-seulement quand ils se trouveront à Paris le *second jeudi* d'un mois, de venir prendre place au dîner mensuel à 8 fr., chez CHAMPEAUX, restaurateur, place de la Bourse, mais encore de nous verser leur cotisation ; elle sera, nous nous y attendons, presque généralement de 10 fr., mais elle n'en sera pas moins bien accueillie. Si nous réunissons ainsi un millier de francs, pour d'anciens professeurs, autant pour d'anciens élèves, et quelques cents francs pour les impressions de comptes rendus et circulaires et autres dépenses diverses, nous réaliserons un véritable bien, et notre aide pécuniaire deviendra une réalité.

Quant au contrôle, il est mensuel : le *Comité central* se réunit avec la *Commission de secours*, tous les mois, une heure et demie avant le dîner, chez CHAMPEAUX ; il vérifie la recette, la dépense, la balance, les pièces comptables ; il n'y aura plus à la fin de l'année, qu'à reprendre ces comptes rendus, pour en composer le compte rendu de l'année, compte rendu dont les détails se trouveront dans la brochure qui sera distribuée tous les ans à la suite du banquet de mai.

L'œuvre commence. Qu'on nous seconde ; on nous jugera après. Le bien est difficile à faire ; il y faut plus de persévérance que pour faire le mal. Nous aurons le courage de la persévérance.

Nous avons dit que nous donnerions l'indication des souscriptions déjà faites jusqu'à ce jour ; voici cette indication :

Nous ne mentionnerons que pour mémoire, précisément parce qu'elle est exceptionnelle, la cotisation de NUBAR-PACHA, qui est de 500 fr., dont 200 ont pour destination la veuve d'un ancien professeur ; nous indiquerons, comme normales, les suivantes :

Arman.....	100 fr.
Calmètes.....	50

Cassicourt.....	50
Chanet	60
Daguilhon.....	50
Desmarest	40
Guiraud	40
Mousnier.....	100
Nouguier père.....	50
Nouguier (Henri).....	50
Nouguier (Charles).....	50
Nouguier (Louis).....	50
Nouguier (Jules).....	50
Nouguier (Paul).....	50
Olombel	50
Piccioni.....	100
Piffard	40
Seguy	50

Telles sont les réponses déjà reçues, et nous en sommes encore à nos premières démarches.

Nous demandons autre chose, c'est la carte photographique de chacun. Nous en avons déjà un certain nombre, et nous comptons en faire un album Sorézien.

Nous demandons enfin qu'on fasse la propagande pour nos idées, nos projets, nos tendances de bonne et vieille camaraderie, d'une sorte de franc-maçonnerie Sorézienne, dont le centre sera, à la vérité, à Paris, centre de tout, mais où viendront aboutir tous les rayons de la province et même de l'étranger. Nous nous mettons à la disposition des absents pour les services d'amitié que nous serions dans le cas de leur rendre dans la capitale; nous ne demandons pas mieux que d'être mis par eux à l'épreuve.

Nous allons oublier de demander à ceux de nos camarades qui ont fait ou feront faire leurs cartes photographiques, de nous en remettre un exemplaire. De toutes ces cartes nous formons un album Sorézien.

L'ESPRIT DU VIEUX SORÈZE

Par Ernest ALBY

ENTRÉE.

A d'autres revenait ce soir l'honneur insigne
De chanter notre école et les frères FERLUS;
Mais j'ai beau protester, NOUGUIER me fait un signe,
PASTURIN est souffrant, GUIRAUD fuit la consigne;
S'il s'agit de rimer, les amis n'en sont plus.
Allons, mon vieil ALBY, tu fus de l'*Athénée*,
Et titre oblige; il faut retirer ton refus.
Or donc je me résigne, encore cette année,
Sans m'étendre autrement en regrets superflus.

THÈME.

Je ne viens pas, messieurs, au banquet où nous sommes
Pour nous serrer la main,
Dans de noires humeurs, calomnier les hommes;
Mais si le genre humain,

Comme aujourd'hui s'agite, et si les moins moroses
S'arrêtent tout hagards,
Il est bien, n'est-ce pas, de porter sur les choses
Nos cœurs et nos regards.

Entrez dans ce palais, cherchez la solitude
De cette humble maison ;
Partout vous trouverez la vague incertitude
Qui trouble la raison.

Lorsque le matelot voit courir sur sa tête
Les nuages épais,
Sur sa route aura-t-il la nuit et la tempête,
Ou le jour et la paix ?

Mais la pensée alors qui surgit la première
Dans son fiévreux transport,
C'est de chercher le phare et la blanche lumière
Qui signalent le port.

Fasse que le destin lui montre cette étoile
Qui ne le trompe point !
Les yeux fixés sur elle, il livre au vent sa voile,
Sans dévier d'un point ;

Et malgré les écueils, le calme, le mirage
Que lui tendent les flots,
Tôt ou tard il finit par toucher au rivage,
Terme de ses travaux.

De même chaque jour, quand on surprend le doute
Chez l'esprit le plus fort,
Nous nous interrogeons et nous cherchons la route
Où porter notre effort.

Sur ce sujet, amis, je me sens à mon aise
Avec chacun de vous,
Car nous retrouverons, en parlant de **SORÈZE**
Ce que nous cherchons tous.

FERLUS a dominé les fortunes diverses
Qu'il vit naître et finir,
Et n'ayant qu'un seul but, dans ces mille traverses,
Il y sut parvenir.

Philosophe pratique, il donnait à l'enfance
La vraie égalité ;
Bien haut il proclamait la douce tolérance
Sœur de la charité.

Ces principes divins ont inondé de joie
L'âme des deux FERLUS ;
Ils ont vu la lumière, il ont trouvé la voie
Qu'ils ne quitteront plus.

Nous, qui fûmes nourris de la bonne parole
Qu'ils semaient autour d'eux,
Nous n'eûmes qu'à garder, au sortir de l'école
Leurs conseils généreux ;

Et nous suivons ainsi, pleins d'une noble flamme,
Au sein de la cité,
La légende conquise au nouvel oriflamme :
Tout par la liberté.

Tels seront à jamais et l'honneur et la gloire
De nos chers professeurs,
Et dans leur souvenir nous mêlons la mémoire
De leurs vrais successeurs.

Et lorsque, de nos jours, l'éloquent LACORDAIRE
Nous présenta la main,
Nul de nous ne voulut devenir solidaire
Du grand dominicain.

Jugez qui, de FERLUS, ou du Révérend père,
Est dans la vérité,
Qui, des fils des croisés, ou des fils de Voltaire
Sert mieux la liberté.

Et, même sur des faits d'une moindre importance,
Nous marchons en avant,
Nous en remontrerions dans mainte circonstance,
A plus d'un grand savant.

Dans son observatoire, hier, un astronome
Régla l'instruction ;
Après bien des calculs, qu'apportait-il, en somme ?
La bifurcation.

Désormais l'écolier suivra ses aptitudes
Dans le choix de ses cours ;
De l'Université, ce nouveau plan d'études
Emporte le concours.

Mais nos docteurs ont pris, dans cette affaire, un rôle
De pure invention ;
A son début, FERLUS créait dans son école
La bifurcation.

De ce mot, tout de prose et de mathématique,
FERLUS eût trop souffert ;
Aussi le laissa-t-il à la langue pratique
De nos chemins de fer.

Buvons donc, mes amis, à notre vieille histoire,
A nos bons professeurs,
A nos FERLUS d'abord, et gardons leur mémoire
Vibrante dans nos cœurs !



LE PAPILLON ET LA ROSE

—
FABLE
—

Par Élie PASTURIN¹

A cette époque d'énergie
Où le printemps touche à l'été,
Où le soleil pousse à la vie,
La vie à la fécondité,
Un Papillon, le matin chrysalide,
Brisait son enveloppe, et surpris, incertain,
Se réchauffait, encore humide,
Sur un espalier de jardin.
Tout auprès et sur la lisière,
Une Rose, à son premier jour,
Laissait monter dans l'atmosphère
Son parfum virginal d'innocence et d'amour.
LE PAPILLON : « Es-tu quelqu'un ou quelque chose,
Être brillant dont j'ignore le nom ?
— Je suis fleur et m'appelle Rose ;
Et toi ? — Chevalier Papillon. »

¹ La reproduction de cette fable, à laquelle l'élément Sorézien est étranger, est une exception qui ne se reproduira pas. Elle était demandée à *Pasturin* à chaque banquet annuel ou mensuel ; chacun en voulait un exemplaire ; le meilleur moyen d'en avoir pour nous et pour nos camarades, était de lui donner place dans l'un de nos comptes-rendus.

La nature a bien fait les choses,
Et les phases du sentiment ;
On sait, de Papillons à Roses,
Qu'elles se mènent lestement.

« J'ai des ailes, ô sort propice !
Je vais à toi, ma douce fleur,
Boire les sucres de ton calice,
Dussé-je après mourir d'ivresse et de bonheur.
— Ne prolonge pas mon attente,
Mon aimable Papillon ; viens
Sur ma corolle frémissante,
Car pour toujours je t'appartiens. »

Toujours !... c'est le grand met. Mais, en nouveau Joconde,
Une minute après la noce et le festin,
Le Papillon partait faire le tour du monde,
Ce qui veut dire du jardin.
Son retour, par un intervalle
De deux heures, fut séparé.
En le voyant, Rose crie au scandale :
(Son discours était préparé)
« Vous voilà donc, monstre ! perfide !...
Vous n'êtes qu'un ingrat, un volage, un coureur !...
Moi qui vous croyais si timide,
Vous en contez à chaque fleur :
Vous avez courtoisé la froide Pâquerette,
A peine à quelques pas d'ici ;
Plus loin, le Tournesol, la noire Violette,
L'insipide Tulipe et l'horrible Souci.
Vous étiez encore à ma vue
Quand vous avez papillonné
Sur une Belladone et sur une Ciguë !...
Vous devez être empoisonné !
— Tout beau ! Rose, double coquette !
Croyez-vous donc que j'ignore vos tours ?
J'ai pu prendre, de ma cachette,
Une liste de vos amours.

Des Moucherons, des Frelons, des Abeilles,
Des Cousins effilés, de lourds et gros Bourdons
(Je passe sur les Papillons)
Tour à tour sondaient vos merveilles;
Vous n'êtes pas dépravée à demi,
Et vous avez le droit de faire école.
Tenez, un Hanneton est encore endormi
Dans le fond de votre corolle !
— Vous m'en donnez le droit, je changerai d'amant
Jusqu'à ce que je trouve un Papillon constant.
— Et moi, sur chaque fleur je porterai mon aile,
Jusqu'à ce que je trouve une Rose fidèle. »

Et de cette époque, dit-on,
Se reprochant toujours la même chose,
Le Papillon change de Rose,
Et la Rose, de Papillon.



LA FÊTE SORÉZIENNE

CHANSON

Par **L.-D. FERLUS.**



Air de la Pipe de tabac.

Quand la mort parmi nous moissonne,
Nous devons resserrer nos rangs ;
Moi, je vois qu'elle me talonne,
Car je ressens le poids des ans. (*bis.*)
Mais le souvenir de l'enfance
Vient aujourd'hui me réjouir ;
Sorèze, quelle est ta puissance !
Ta fête sait me rajeunir !

Pourquoi s'affliger dans ce monde ?
Tout passe, chers *Soréziens* ;
Ceux que la fortune seconde
Ne sont pas exempts de chagrins ;
Pour nous, quand *Sorèze* convie,
Nous ne pouvons être attristés.
Buvons ; en buvant on oublie
Les plaisirs qui nous ont quittés.

Brûlant d'amour, dans la jeunesse,
On cherche à conquérir des cœurs;
Mais des objets de notre ivresse
Craignez les cuisantes faveurs.
Le mariage est respectable;
Négliger sa dame est un tort :
Les femmes sont au variable
Lorsque les maris sont au nord.

Voilà la fête qui commence ;
Le vin dans le cristal frémit ;
Bacchus exerce sa puissance,
Lorsque le bonheur nous sourit.
Malgré le Temps qui nous dévore,
Sorèze est fêté tous les ans.
Il le sera longtemps encore,
Jusqu'au dernier de ses enfants !

A SOIXANTE ANS

CHANSON

Par Étienne ARAGO

(AIR : *A soixante ans, il ne faut pas remettre.*)

J'aurais bien pu prendre un air à la mode
Pour ma chanson, rengaine de vieillard,
Airs que l'on chante en côtoyant le Code,
Aux casinos, à *Mabille*, à *Musard*,
Airs *chocnosofs*, gloire de l'*Alcazar*.
J'ai préféré, pour moins me compromettre,
Sachant aussi qu'il nous conviendrait mieux,
Cet air ancien, qui charmait nos aïeux :
A soixante ans il ne faut pas remettre,
Comme les vins, les bons airs sont les vieux.

L'air est trouvé, restent encor les rimes ;
J'en vais chercher pour vous, mes chers amis.
Tendre amitié, tu fis bien des victimes !
Et j'en suis une aussi, car j'ai promis
De réveiller mes refrains endormis.
Vive gaieté, qui remplissais mon être,

Brillant soleil, qui jadis me brûlais,
Tu n'as, pour moi, que de pâles reflets.
A soixante ans il ne faut pas remettre
La plume en main, pour bâcler des couplets.

Lise, hier soir, pour une loterie
Qu'elle aime fort, me fit prendre un billet ;
Et je gagnai, ma foi, sans tricherie.
Voyant mon œil qui toujours scintillait,
De mon bonheur Lise s'émerveillait ;
Et me lançant un long regard bien traître,
Elle me dit, de sa plus douce voix :
« Revenez-y. » Mais j'y fis une croix.
A soixante ans il n'y faut pas remettre ;
C'est bien assez que d'y mettre une fois.

Puis-je oublier que, de notre Sorèze,
J'ai, comme vous, porté les trois collets,
Qu'aux jours de fête, avec quelque malaise,
J'ai mis l'habit aux contours assez laids
Et la culotte exhibant nos mollets !
Tous ces détails, et bien plus qu'eux peut-être,
Cette casquette, aux glands longs et soyeux,
Combien de fois un rêve, sous mes yeux,
A soixante ans vient encor les remettre !
Et j'ai des pleurs pour ces hochets joyeux.

Vous souvient-il de ces vieux domestiques
Qui nous servaient les haricots fumeux ?
Lorsqu'ils devaient, ô grappilleurs cyniques !
D'une huile pure orner ce plat fameux,
Ils la vendaient à des coquins comme eux.
Quand, par ces vols, ils se faisaient connaître,
Si l'un de nous leur disait qu'il manquait
Quelques flots d'or, sur notre plat coquet,

A soixante ans ils osaient y remettre
L'huile, qu'hélas ! ils chipaient au quinquet.

Je veux enfin parler de l'*abondance*,
Dont l'eau formait le chiffre et non l'appoint.
Cette boisson, faite par la prudence,
Nous a sauvés de plus d'un coup de poing...
Mais ce mélange ici ne siérait point.
Pour que le toast, que l'on m'a fait promettre,
Ne soit ni chaud, ni sincère à moitié,
Mon verre attend... mais plus d'eau, par pitié !
A soixante ans je n'en veux pas remettre...
Vive un vin pur — symbole d'amitié !



SUITE DES PHOTOGRAPHIES SORÉZIENNES

PAR

Henri NOUGUIER et Elie PASTURIN (1).

Air de *Cadet-Roussel*.

- P. { L'an passé, quel succès soigné,
Et quel public bien empoigné!!!
- H. { PASTURIN, quel succès soigné,
Et quel public bien empoigné!!!
- P. { Puisqu'il aime tant cette note,
Faut la lui mettre en gibelotte.
- ENSEMBLE { Ah! ah! ah! vraiment,
Notre public est bon enfant!
-
- H. { Pour notre album *Sorézien*,
En cherchant, nous trouverons bien,
- P. { Pour notre album *Sorézien*,
En cherchant, nous trouverons bien,
- H. { En dirigeant bien nos lunettes,
Encor quelques bonnes binettes.
- ENSEMBLE { Ah! ah! ah! vraiment,
A Sorèze on fut bon enfant!

NOTA. — P indique PASTURIN (ELIE); H, HENRI NOUGUIER.

(1) Voir la première partie dans le précédent compte rendu de 1862-1863.

- H. { Que tout personnage nommé
Rie et se sente désarmé!
- P. { Que tout personnage nommé
Rie et se sente désarmé!
- H. { Tous ont veillé sur notre enfance,
Ils diront avec indulgence:
- H. { Ah! ah! ah! vraiment,
Ce PASTURIN est bon enfant!
- P. { Ah! ah! ah! vraiment,
HENRI NOUGUIER est bon enfant!
-
- H. { Parmi nos professeurs, THORNTON
Nous apprenait l'anglais, dit-on;
- P. { Parmi nos professeurs, THORNTON
Nous apprenait l'anglais, dit-on,
- H. { Rendait la langue d'Angleterre,
A chaque fois plus étrangère.
- ENSEMBLE { Ah! ah! ah! vraiment,
Ce THORNTON était bon enfant!
-
- P. Professant l'espagnol, VILLARS...
- H. Le maréchal? — (P.) Non. — (H.) Vas, repars.
- P. Professant l'espagnol, VILLARS...
- H. Le maréchal? — (P.) Non, non. — (H.) Repars.
- P. { Nous fesait aimer, ma parole,
Non l'espagnol, mais l'Espagnole.
- ENSEMBLE { Ah! ah! ah! vraiment,
Ce VILLARS était bon enfant!
-
- P. Ne vas pas oublier MARTIN.
- H. En foire on en vend. — (P.) C'est certain.
- H. Ne vas pas oublier MARTIN.
- P. En foire on en vend. — (H.) C'est certain.
- P. On l'avait nommé PEYROULEYRE.
- H. Pourquoi? — (P.) L'on n'a pas su l'affaire.
- ENSEMBLE { Ah! ah! ah! vraiment,
Ce MARTIN était bon enfant!

H. { Et vois-tu d'ici le nez qu'a
SIMONNOT, nommé NASICA ?
P. { Oui, je vois d'ici le nez qu'a
SIMONNOT, nommé NASICA !
H. Professeur de dernière classe,
P. Mais un nez de première classe !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
SIMONNOT était bon enfant !

H. DUCLAUX disait que s'il mourait...
P. Qui ? SIMONNOT ? — (H.) Oui, ce serait...
H. DUCLAUX disait que s'il mourait...
P. Qui ? SIMONNOT ? — (P.) Oui, ce serait
(Pointe, *dis donc* (1), fort peu décente !)
Des nez (2) aux Enfers la descente !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
SIMONNOT était bon enfant !

P. { Rappelle-toi DUPONT-PINTROU,
Avec son pinceau bouche-trou.
H. { Oui, je sais bien DUPONT-PINTROU,
Avec son pinceau bouche-trou.
P. Et ses dessins plats et malingres,
H. Et ses couleurs beaucoup *trop pingres* ! (3)
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
DUPONT-PINTROU fut bon enfant !

P. { A cheval, le grand DAREXY
Faisait tenir droit comme un I,
H. { A cheval, le grand DAREXY
Voulait qu'on fût droit comme un I.
P. { Son fameux coup de chambrière
Parfois se trompait de derrière.
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce DAREXY fut bon enfant !

(1) DIDON.

(2) D'ÉNÉE.

(3) Trop INGRES.

H. { Quandil s'écriait : *Aux flurets !*
JACQUAREL les portait tout prêts,
P. { Quand il s'écriait ; *Aux flurets !*
JACQUAREL les portait tout prêts ;
H. Et, promenant sa double bosse,
P. Il nous armait de rosse en rosse !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
JACQUAREL était bon enfant !

H. Parlons un peu de nos *Préfets* ;
P. { Ah ! voilà des types parfaits !
Parlons un peu de nos *Préfets* ;
H. Ah ! mon cher, quels types parfaits !
P. Qui diable ! écoutait leur harangue ?
H. Qui diable ! comprenait leur langue ?
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Chaque *Préfet* fut bon enfant !

P. { LEBRUN, *préfet des Collets bleus*,
Faisait des cuirs à fendre en deux,
H. { LEBRUN, *préfet des Collets bleus*,
Faisait des cuirs à fendre en deux.
P. { Si j'en *prend* un dans ma colère,
Je *vat* en faire un *exemplaire*.
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce LEBRUN était bon enfant !

(H. — AUTRE COUPLET SUR LEBRUN.)

H. LEBRUN était bête à souhait !
P. Dieu sait comme on le bafouait !
H. LEBRUN était bête à souhait !
P. Dieu sait comme on le bafouait !
H. { Le cri national de Sorèze,
C'est l'*in biou* de BOULIECH (de Mèze !)
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce LEBRUN était bon enfant !

P. { Gendre de BALANDRE, le *cor*,
MASCARAT était grand et fort;
H. { Gendre de BALANDRE, le *cor*,
MASCARAT était grand et fort;
P. { DUCLAUX dit à sa femme enceinte :
« Eh ! par *cor* il vous a contrainte ! »
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
MASCARAT était bon enfant !

H. Te reste-t-il un peu de grec,
P. PASTURIN ? — (P.) Moi ? comme un fruit sec !
H. Comment, tu ne sais plus le grec ?
P. Non. — (H.) Je vais lui clore le bec :
« O femme d'ANDRAU ! J'imagine,
» On dut t'appeler *Androgyne* ! »

H. { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce PASTURIN est bon enfant !
P. { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Il est bête..., mais bon enfant !

P. (PASTURIN ! à la réplique !)

P. Soit, homme-femme en même temps,
Androgyne. — (H.) Allons, tu m'entends !
H. { Mais, homme-femme en même temps,
Fait-on à soi seul des enfants ?
Non, mais elle avait un remède
P. { Pour cela, disant : « ANDRAU m'aide ! » (1)
Ah ! ah ! ah ! vraiment,
HENRI NOUGUIER est bon enfant !
H. { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Il est bête..., mais bon enfant !

(1) *Andromède*.

P. { Tic-Tac conservait les primeurs
Du jardin de nos directeurs ;
H. { Tic-Tac conservait les primeurs
Du jardin de nos directeurs.
P. { Dans ces jardins, sans savoir comme,
Nous cherchions Ève avec la pomme.
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce Tic-Tac était bon enfant !

H. { TUFFI, machiniste caduc,
Au théâtre n'avait qu'un truc ;
P. { TUFFI, machiniste caduc,
Au théâtre n'avait qu'un truc :
H. C'était dans *Philoctète* ! — (H.) A vue
Hercule sortait de la nue !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce TUFFI-là fut bon enfant !

P. { Après lui, nous avions ROLLAND,
Qui fit ce fameux char roulant !
H. { Après lui, nous avions ROLLAND,
Qui fit ce fameux char roulant !
P. { Où chantait, comme à la Courtille,
Jacob et toute sa famille !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce ROLLAND était bon enfant !

P. { DUCLAUX, pendant que l'on chantait,
N'écoutait pas et ruminait ;
H. { DUCLAUX, pendant que l'on chantait,
N'écoutait pas et puis disait :
« Chantez, chantez ; mais qu'on l'avoue ,
« On le voit bien, ce char en roue ! »
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce DUCLAUX était bon enfant !

P. { Quand PÉNARIÉS arrivait
Au *réfectoire* qu'il servait ;
H. { Quand PÉNARIÉS arrivait
Au *réfectoire* qu'il servait ;
P. { Voir ses yeux brouillés, la carnasse,
Ça nous rassasiait sur place !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
PÉNARIÉS fut bon enfant !

H. { Quand la MIQUELE nous peignait,
Quel résultat elle atteignait !
P. { Quand la MIQUELE nous peignait,
Quel résultat elle atteignait !
H. { Nos cheveux étaient par la vieille
Rendus plus peuplés que la veille !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
La MIQUELE était bon enfant !

ENSEMBLE (BAPTISTOU-CANARD ! BAPTISTOU-CANARD !)

P. { BAPTISTOU-CANARD, BAPTISTOU
N'aimait pas ce refrain du tout ;
H. { BAPTISTOU-CANARD, BAPTISTOU
N'aimait pas ce refrain du tout ;
P. { Nous faisons par cette musique
Tourner le *canard* en *bourrique* !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment ,
Ce BAPTISTOU fut bon enfant !

P. Et, dis-moi, le portier LOUIS !
H. { De nos sous faisait des louis !
Retiens-le, le portier LOUIS !
P. { De nos sous faisant des louis !
Ce gaillard, le diable m'emporte !
Faisait sa *graisse* avec sa *porte* ! (1)
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce LOUIS était bon enfant !

(1) *Grèce, Porte.*

P. { FRANÇOIS cultivait tour à tour
La botanique... et le tambour !
H. { FRANÇOIS cultivait tour à tour
La botanique et le tambour !
P. { Mais il préférerait à Linnée
La bouteille toute l'année !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Ce FRANÇOIS était bon enfant !

H. Sa sœur était femme d'ANDRAU ;
P. { Elle rôdait près du cachot !
Sa sœur était femme d'ANDRAU ;
H. Elle rôdait près du cachot !
P. { Et flattait notre gourmandise
Par quelque bonne friandise.
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
Madame ANDRAU fut bon enfant !

(P. — COUPLET FINAL !)

P. { Souffrez que le couplet final
Cette fois soit sentimental ;
H. { Souffrez que le couplet final
Soit — c'est le seul — sentimental :
P. { Aimable et riant coin de terre,
Sorèze, à toi le dernier verre !
ENSEMBLE { Ah ! ah ! ah ! vraiment,
A Sorèze on fut bon enfant !





